

Communication de Monsieur Paul Vert



Séance du 8 février 2019



Molière et les Femmes

Aborder la vie et l'œuvre de Molière tient de l'imprudence, sinon de la témérité. Il ne s'agit pas ici d'un exposé d'histoire, mais d'une causerie. Les femmes ont joué un grand rôle dans la vie de Molière à la scène comme à la ville. Elles ont été proches du comédien et de l'auteur. Depuis plus de trois siècles, les écrits sur le théâtre de Molière sont innombrables mais ne relatent que rarement les conditions dans lesquelles les femmes ont pu lui inspirer les idées qu'il exprimait. En portant un bref regard sur trente ans de création (1643-1673), nous évoquerons les principales personnalités féminines: les comédiennes, les dames qui tenaient salon... Au-delà des énigmes et des controverses, nous tenterons d'assembler les idées du temps, qu'on les entende dans le discours des personnages, ou qu'on les lise dans les chroniques. Le parcours de Molière et de sa troupe nous servira de guide.

L'illustre théâtre et Madeleine Béjart

Le 1^{er} janvier 1644, à Paris, dans la salle du jeu de paume des Métayers, une troupe récemment fondée créait *La Mort de Sénèque* écrite par Tristan L'Hermite. Un petit groupe de comédiens tentait l'aventure. Il y avait Joseph, Geneviève et Madeleine Béjart, ainsi que Jean-Baptiste Poquelin, futur Molière. C'est Madeleine qui dirigeait les affaires. Mademoiselle de Scudéry, ou son frère Georges, fait d'elle cet éloge: « Elle était belle, elle était galante, elle avait beaucoup d'esprit. Elle chantait bien, elle dansait bien, elle jouait de toutes sortes d'instruments. Elle écrivait fort joliment, en vers et en prose, et sa conversation était fort divertissante »^[1]. Femme d'autorité, fille d'un

huissier, après avoir échappé à un mariage à quinze ans avec un homme de cinquante-cinq, elle avait eu une relation amoureuse avec le comte de Modène, un chambellan de Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII. Cette relation et l'entregent qu'elle supposait devaient par la suite permettre de trouver des solutions dans des situations délicates. Elle s'avéra une excellente actrice, tant dans la tragédie que dans la comédie.

L'aventure de l'illustre théâtre dura deux saisons et, en 1645, devant la faillite, la troupe cessa d'exister. Molière fut emprisonné pour dettes. Son père Jean Poquelin, tapissier valet de chambre du Roi, paya les créances pour le délivrer. Le talent de Madeleine Béjart désormais reconnu, on lui proposa de rejoindre la troupe bien établie du duc d'Épernon^[2], dirigée par Charles Dufresne. Elle obtint que Molière, son amant, soit engagé ainsi que son frère Joseph et sa sœur Geneviève. De quatre ans l'aînée de Molière, Madeleine confirmait ainsi son ascendant sur ce groupe de rescapés. La «troupe de campagne» donna la comédie de ville en ville, principalement en Guyenne et en Languedoc, de 1646 à 1658.

Molière à Pézenas pour les États du Languedoc

En octobre 1650, la troupe fut conviée à jouer à Pézenas durant toute la tenue des États du Languedoc. Les comédiens venaient de Montpellier où, grâce aux relations de Madeleine avec de puissants seigneurs du Languedoc (Aubijoux et Roure), ils avaient acquis un droit de cité. Ils avaient été rejoints par les comédiens Catherine de Brie et son mari Edme de Villequin. Mademoiselle de Brie eut une longue et brillante carrière, elle fut la première femme sociétaire de la Comédie-Française en 1680. Spécialisée dans les rôles d'ingénues et de femme douce, elle apporta certaines consolations à des moments difficiles de la vie de Molière.

En 1653, Molière rencontra à Lyon Thérèse de Gorla, belle et brillante danseuse de foire. Son art de scène lui était précieux pour les intermèdes dansés, les «entrées». Elle rejoignit la troupe en épousant le comédien René Du Parc. Sous les noms de Mademoiselle Du Parc et de Marquise, elle la suivra jusqu'au retour à Paris. En 1667, après la mort de son mari, elle partit chez Jean Racine et créa le rôle d'Andromaque. Désormais trois grandes et belles comédiennes : Madeleine Béjart, Catherine de Brie et Marquise Du Parc étaient en scène pour le succès de Molière. Le prince Armand de Bourbon-Conti, frère du Grand Condé, découvrit la troupe de Molière en s'installant à Pézenas au château de La Grange-des-Près. Il venait de mettre fin à sa participation aux opérations militaires de la Fronde. Le prix de sa soumission était le gouvernorat des États du Languedoc ainsi que, après avoir renoncé à une liaison avec Mme de Calvimont, le mariage avec Anne-Marie Martinozzi, une des nièces de Mazarin

(elles étaient sept, surnommées les Mazarinettes). Conti accorda sa protection à la troupe grâce à l'entremise de Jean-François Sarrasin, un écrivain précieux, surnommé Amilcar, dans le salon de Mademoiselle de Scudéry. Il était tombé amoureux de la Marquise Du Parc...

En 1658, la troupe de Molière, dont la réputation avait atteint Paris, prit le chemin de la capitale. Ils y arrivèrent à l'automne après une escale d'un été à Rouen. Là, ils rencontrèrent les frères Pierre et Thomas Corneille qui, tous deux, firent des grâces à Marquise Du Parc. On en retient les stances que Pierre Corneille adressa à Marquise. Le poème est facile et le message n'est pas d'une élégance bien séduisante. Georges Brassens chanta les stances à Marquise en y ajoutant la strophe de réponse cinglante de la comédienne, écrite par Tristan Bernard :

*Marquise si mon visage
A quelques traits un peu vieux
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux
Le temps aux plus belles choses
Se plait à faire un affront
Il saura faner vos roses...*

Réponse apocryphe de Marquise :

*Peut-être que je serai vieille...
J'ai vingt-six ans mon vieux Corneille
Et je t'emmerde en attendant.*

L'administration de la troupe

Richelieu s'intéressait personnellement au théâtre, suggérant éventuellement des thèmes de pièces qu'il commanditait. Mais il souhaita aussi, au prétexte d'un mécénat littéraire, imposer une réglementation du fonctionnement des troupes qui se voyaient revalorisées et distinguées des spectacles de foire. Le statut, l'image des comédiens et des comédiennes, étaient ainsi réhabilités. Une « Déclaration » de Louis XIII, en avril 1641, formulait des recommandations. Entre douze et quinze troupes furent ainsi reconnues. Elles étaient gérées selon un mode dit « républicain ». Les décisions devaient être prises à la majorité des voix des comédiens, les voix des femmes comptaient autant que celles des hommes. Les rémunérations, provenant soit des recettes soit des pensions attribuées par des protecteurs, dont le roi, étaient distribuées en parts selon les rôles. Lorsque, dans un couple de comédiens, la femme devait percevoir une part supérieure à celle de son mari, le montant de sa rémunération était ajusté pour respecter une parité. L'inverse était vrai aussi. Les comédiennes

avaient la libre disposition de leurs gains. La troupe désignait son « orateur », comédien qui à la fin du spectacle, faisait des commentaires, dialoguait avec la salle et annonçait le spectacle suivant. Molière exerçait le plus souvent, mais non exclusivement, cette fonction. Pour les pièces nouvelles, souvent achetées, les auteurs devaient en donner lecture avant tout engagement, et les acteurs avaient le droit d'en discuter le texte.

L'écriture

Durant la période itinérante de la troupe de Charles Dufresne puis de Molière, Madeleine Béjart, Catherine de Brie et son mari, Marquise Du Parc et son mari, et les autres comédiens vivaient dans de mêmes lieux. A Paris aussi ils partageaient les mêmes logis. Ceci créait une ambiance d'échanges qui pouvait influencer l'écriture. Les farces, dont on a peu de textes, étaient souvent montées à la mode de la *Commedia dell'arte*, ou composées selon la méthode du « raccommodage ». Elle consistait à puiser des arguments et des jeux de scène dans les répertoires contemporains, espagnols, italiens ou français, et à en faire un montage. Madeleine Béjart y contribuait avec talent et fit même jouer à Paris, de 1659 à 1665, une pièce, *Dom Quixotte*, qu'elle avait ainsi composée et où Molière juché sur un âne jouait Sancho Pança. Molière faisait répéter chaque scène dès sa rédaction. Il écrivait des rôles en sachant qui les jouerait. Les comédiens donnaient leurs avis. Son ami Boileau rapporte qu'il lisait certains passages comiques à Laforest, probablement Louise Lefebvre sa servante, et que, si elle ne riait pas, il reprenait le texte. À Paris, il était d'usage de lire les pièces dans les ruelles et les salons avant qu'elles ne soient jouées. Cet exercice servait à la fois de prétexte à des corrections et de moyen de susciter la curiosité.

Le retour à Paris : Les Précieuses ridicules

Dans son récent ouvrage *Molière*, Georges Forestier rétablit l'historique des faits dans cette période 1658-1673 relatée habituellement de façon romanesque. La troupe de Molière avait alors pour protecteur Monsieur, frère unique du Roi. Elle joua de nombreuses pièces de différents répertoires tant au théâtre du Petit Bourbon que dans des représentations privées, dites « visites », chez des membres de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie. Molière avait des échos des salons, en particulier par ses amis Chapelle, Bernier et Cyrano de Bergerac. C'était l'époque de l'apogée du mouvement précieux. Il était reçu dans le salon de Madame de la Sablière. Le 18 novembre 1659, après avoir joué *Cinna* de Corneille au théâtre du Petit Bourbon, *Les Précieuses ridicules* furent données pour la première fois. Madeleine Béjart jouait Magdelon. On avait attendu que Catherine de Brie ait accouché (le 9 novembre) pour jouer *Cathos*. Ce fut un grand succès. La pièce fut donnée de nombreuses fois au détriment de certaines tragédies, dont *Zenobie* de l'abbé d'Aubignac, un des auteurs à la mode. De

multiples publications de l'époque étaient consacrées à la préciosité. Mais au-delà du burlesque, *les Précieuses ridicules*, farce en un acte, exprimait déjà des idées qui allaient être reprises dans *l'École des maris* (1661), *l'École des femmes* (1662) et, douze ans plus tard, dans *les Femmes savantes* (1671).

Armande Béjart et son mariage avec Molière

La vie d'Armande Béjart comporte des énigmes que les contempteurs de Molière et plus tard les siens cultivèrent à plaisir, rapportant et propageant de fausses informations que la postérité prit pour des vérités jusqu'au XIX^e siècle^[3]. Depuis la publication de Louis-François Beffara sur J.-B. Poquelin et sa famille, de laborieuses recherches, en particulier d'actes de baptême ou notariés ont tenté de rétablir l'histoire. Le père d'Armande est le comte Esprit de Remond de Modène (bourg proche de Carpentras dans le Comtat Venaissin). Madeleine Béjart sa maîtresse a caché la naissance de sa fille, née probablement en 1642. La petite enfance s'est, comme alors, passée en nourrice, puis possiblement avec la tante de sa mère Marie Courtin, comédienne, sœur de Marie Hervé Béjart, au château de Modène. Enfin elle fut admise dans une institution religieuse de la région de Montpellier. Son baptême à l'âge de onze ans eut lieu dans cette ville en 1650. Ses prénoms d'Armande et de Gressinde, rares à l'époque, font référence au prince Armand de Conti et à Gressinde de Baudan, épouse de Scipion de Beauvoir, comte du Roure. Grâce au comte de Modène, Madeleine Béjart confirmait ainsi de précieuses relations avec la noblesse du Languedoc. On ne sait pourquoi cette mystérieuse enfance fut organisée. Armande rejoignit la troupe à Paris en 1658, elle avait quinze ans. Elle apparaît avec certitude sous le nom d'Armande Béjart en 1661, jouant le rôle de Léonor dans *L'École des maris* avec sa mère Madeleine pour suivante... Après son mariage, elle joue son propre rôle de Mademoiselle Molière, « satirique spirituelle » dans *l'Impromptu de Versailles* en octobre 1663. Le mariage d'Armande, âgée de vingt ans, et de Molière qui en avait quarante, eut lieu en catimini le 20 février 1662 en l'église Saint-Germain de l'Auxerrois, sans doute avec une certaine résignation de Madeleine. Les témoins du temps, même ceux qui la qualifiaient de coquette, s'accordaient pour dire qu'Armande était une belle et brillante comédienne qui devint sociétaire de la Comédie-Française. Elle fut dénigrée dans une biographie romancée anonyme intitulée *La fameuse comédienne*, parue en 1688.

Les Salons

La mode des salons avait été lancée par Catherine de Rambouillet vers 1618. Cette mode se développa tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles. Nous devons nous limiter à une courte évocation de quatre d'entre eux. Il est remarquable que ces réunions aient pu se maintenir malgré les turbulences politiques, en particulier La Fronde (1648-1653). Madame de Rambouillet, née en 1588,

était de loin la première à réunir des gens du monde des lettres, des arts et des savants. Bien qu'ayant assisté à la première des *Précieuses ridicules* dont elle est un des modèles (Cathos), alors âgée de 71 ans, elle ne fit pas de véritable procès. Madeleine de Scudéry, alias Sapho, modèle de Magdelon (1607-1701), restée célibataire, fut sans doute la plus ardente à défendre les femmes, tant dans son salon que dans ses écrits. «Ceux qui ont des esclaves les font instruire pour les commodités et, ceux que la nature ou l'usage nous ont donnés pour maîtres, veulent que le bois éteigne en notre âme toutes lumières que le Ciel y a mises et que nous vivions dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance»^[4]. Auteure de la célèbre *Carte du Tendre*, certains y ont vu un plaidoyer pour la paix, l'amour et pas la guerre! Madame de la Sablière (1640-1693), tout en ayant une authentique culture scientifique, privilégiait le goût, l'esthétique, la sensibilité, enfin l'amitié. Elle aussi était un modèle de Molière dans les Femmes savantes, dans le rôle de Philaminte, l'épouse cultivée de Chrysale, le père de famille qui dit :

Il n'est pas bien honnête et pour beaucoup de causes.

Qu'une femme étudie et sache tant de choses (acte II, scène VII).

Madame de la Sablière fut la grande amie et protectrice de Jean de La Fontaine. La sulfureuse Ninon de Lenclos (1620-1706) faisait montre d'un épicurisme galant débridé. Mais le choix de ses amants et les qualités de ses admirateurs la mettaient à l'abri des poursuites, à l'exception d'une lettre de cachet de la Reine Anne d'Autriche qui lui imposa de se retirer dans un couvent. Ce fut chez les Madelonnettes, couvent où l'on enfermait les anciennes prostituées, que la Reine Christine de Suède, de passage à Paris, lui rendit visite en 1656. Elle obtint du roi sa libération. Christine de Suède, qui réunissait à Stockholm des philosophes dont Descartes et des savants, avait, elle aussi, une haute ambition pour les femmes. Sa vie romanesque et sa culture en étaient des exemples. Si l'on sait peu de choses de la relation de Ninon avec Molière, il est dit qu'il lui demanda conseil pour la rédaction de Tartuffe.

Bien qu'elle n'ait pas tenu salon, il peut être intéressant de parler d'Henriette d'Angleterre, dite Madame, duchesse d'Orléans (1644-1670), épouse de Monsieur, frère de Louis XIV. Benjamine de ces dames, elle brillait à la Cour par sa grande culture. Elle invita souvent la troupe de Molière à donner la comédie «en visite» dans ses appartements du Palais-Royal à côté du théâtre. Ils étaient voisins. C'est à elle que fut dédiée *l'École des femmes* en 1661, un an après son mariage, elle avait dix-huit ans. En 1664, elle fut la marraine du petit Louis, premier enfant de Molière et d'Armande, qui ne vécut que dix mois. Louis XIV en était le parrain.

Les idées - L'instruction - Le mode d'éducation des filles

Dans les salons et au théâtre, conversations et tirades traitaient des mêmes sujets. Pour évoquer la condition de la femme au XVII^e siècle, il faut se rappeler que la population est rurale pour environ 80 % et que seules environ 10 % des fiancées savent signer leur acte de mariage. Les hommes sont plus souvent alphabétisés, mais l'instruction véritable ne concerne qu'une minorité faite de nobles, gens de robe ou d'épée, de clercs, de bourgeois. La démarche féminine pour la liberté et l'instruction est le fait de catégories sociales favorisées par la naissance ou la fortune. La tradition veut que les jeunes filles bien nées sachent lire et écrire mais, à la différence des garçons, elles n'apprennent pas les langues anciennes, ni l'histoire, ni les sciences. Les jeunes filles, mariées très jeunes, Madame de Rambouillet à douze ans, Madame de Maintenon à seize ans, Madame de La Sablière à quatorze, étaient instrumentalisées pour des arrangements de titres, d'apanages ou de terres. Le veuvage pouvait être souhaité. Ainsi Dorimène, dans *Le Mariage forcé* (1664) pense : « (...) demander au ciel l'heureux état de veuve (...) ». La volonté exprimée par les femmes dans les pièces de Molière concerne ce monde restreint. Mais le sujet de l'instruction revient à de nombreuses reprises depuis *Les Précieuses ridicules*. N'avons-nous pas appris à en rire nous aussi ?

Gorgibus, ce père soucieux de marier sa fille et sa nièce à d'honnêtes bourgeois, s'entend dire que sa manière « fait honte ». Entre elles, les deux femmes se disent :

Mon Dieu ! Ma chère que ton père à la forme enfoncée dans la matière ! Que son intelligence est épaisse et qu'il fait sombre dans son âme.

Marotte la servante n'entend point le latin et n'a pas appris « la filofie dans le Grand Cyre ». Molière y raille la fausse science :

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

L'émancipation

Le thème de l'enfermement est récurrent dans l'*École des maris*, dans l'*École des femmes* et aussi dans le *Sicilien*. Sganarelle dans l'*École des maris* (acte I, scène II) parle de sa future femme :

(...) j'entends que la mienne (...)

(...) vive à ma fantaisie (...)

Qu'enfermée au logis en personne bien sage

Elle s'applique toute aux choses du ménage.

Dans l'*École des femmes*, Arnolphe (acte III, scène II) s'adresse à Agnès :

Votre sexe n'est là que pour la dépendance

Du côté de la barbe est la toute puissance

Bien qu'on soit deux moitiés de la société

...

L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne

...

Et c'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui.

Songez (...) qu'il est aux enfers de chaudières bouillantes

Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.

Ceci avant de demander à Agnès de lire *Les Maximes du Mariage ou les devoirs de la femme mariée*.

Dans le *Sicilien* ou *l'Amour peintre* (musique de Lully, 1667, scène VI), Isidore, la jeune femme : *La possession d'un cœur est mal assurée lorsqu'on prétend le retenir par force... un galant ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donne à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.*

Isidore est esclave affranchie, Dom Père veut en faire sa femme. Isidore : *Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage, en un autre beaucoup plus rude? Si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté et me fatiguez comme on voit d'une garde continuelle.*

Dom Père : *Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.*

Isidore : *Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.*

Plus tard, Climène, une femme française (on est en Sicile) défend Isidore : *Toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes et... c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur* (scène XVIII).

Il est tentant de reconnaître dans ces débats sur l'instruction et l'enfermement les éléments d'une allégorie de la connaissance et la recherche de la construction de la personnalité, de l'édification de soi.

Le choix de la destinée et le mariage

Dès lors qu'un accès à la culture et, pourquoi pas, à la philosophie est non seulement permis, mais encouragé, les choix de vie supposent que les femmes échappent à la triple autorité de l'époque : le père, le mari, le couvent. L'institution « sacrée » du mariage est ainsi mise vigoureusement en cause et l'invitation au libertinage est ouvertement proposée, en particulier dans les intermèdes qui ne figurent bien évidemment pas dans les « morceaux choisis ».

Dans le second intermède du *Malade imaginaire* des Egyptiennes chantent : *Profitez du printemps, donnez-vous à la tendresse...*

Oui suivons d'un amant ses ardeurs, ses transports, ses caprices...

Dans le Bourgeois Gentilhomme (acte I, scène 1), une musicienne :
Il n'est rien de si doux que notre liberté...

Dom Juan face aux douloureux sentiments de Done Elvire qu'il a délaissée, s'exclame :

*Pour moi la beauté me ravit partout où je la trouve...
 Je ne saurai me résoudre à enfermer mon cœur entre quatre murailles.*

Est-ce dit aussi pour Done Elvire qui a quitté le couvent pour lui ? Elle est parjure, elle l'a aimé « avec une tendresse extrême ». Molière sauve la bienséance par le dramatique dénouement lorsque Dom Juan clame : *Tout mon corps devient un brasier ardent...* l'enfer à nouveau.

Si Molière et sa troupe, hantés par la faillite de l'Illustre théâtre en 1645, reviennent sur ces sujets des femmes, c'est qu'ils plaisaient, que le spectacle faisait salle comble. Le public instruit et aisé en redemandait. La nécessité de plaire au public est clairement exprimée dans *La critique de l'École des femmes*. *L'École des femmes* fut jouée pendant plus de vingt ans par Mademoiselle de Brie, créatrice du rôle d'Agnès. Elle avait déjà créé le rôle d'Isabelle, jeune femme qu'on tente d'enfermer, dans *L'École des maris* en 1661.

Le thème des femmes était à la mode et se poursuivit bien au-delà de la mort de Molière avec des ouvrages contre elles : La Fontaine dès 1664, *Joconde*, La Bruyère, *Des femmes* dans *Les Caractères* (1688), Boileau : *Satire X*, *Les Femmes* (1694). Pour elles, écrivent Thomas Corneille, *Le Triomphe des dames* (1676), Charles Perrault, *Apologie des femmes* (1694). Le débat sur la condition féminine fut associé à la Querelle des Anciens et des Modernes. Les femmes furent bien évidemment du côté des Modernes, c'est eux qui l'emportèrent.

Quelques influences philosophiques et religieuses

Que ce soit à la cour ou à la ville, les spectateurs faisaient partie d'une élite nobiliaire ou bourgeoise dont les conditions sociales et économiques invitaient à la politique. Mais l'absolutisme royal et le parti dévot montaient bonne garde, la galanterie les inquiétait moins. Dans les salons et les ruelles, les invités du monde des lettres (la République des Lettres) et des arts, les sujets philosophiques, politiques et la galanterie étaient débattus. L'élégance voulait qu'il n'y ait point d'éclats. Dans les colères que Molière met en scène, les arguments ou les invectives sont ponctuées de « je suis votre serviteur » ou « je suis votre valet Monsieur... » D'importants courants philosophiques et religieux traversaient ce temps où Molière observait les mœurs. Nous en évoquerons quelques-uns sans souci de hiérarchie et sans approfondir. Un renouveau épicurien hantait les esprits. Cette philosophie dont Montaigne s'était, près d'un siècle plus tôt, fait l'adepte, trouvait une certaine voie, tant dans le progrès des sciences que

dans les conceptions morales. L'abjuration de Galilée date de 1633. Un de ses correspondants en France, Pierre Gassendi (1592-1655), professeur au Collège Royal tentait de concilier les découvertes scientifiques et la doctrine chrétienne, tout en se référant à Epicure: *Epicure contre Aristote*.

Les idées de Gassendi, mathématicien, astronome et aussi philosophe étaient évoquées dans le salon de Madame de la Sablière, elle-même instruite de ces sciences. François Bernier (1620-1688), médecin et orientaliste, lui dédia en 1678 son *Abrégé de la philosophie de Gassendi*. On ne sait si Molière suivit personnellement les cours de Gassendi, mais ses amis Bernier, Chapelle et Cyrano de Bergerac en étaient les élèves.

On se plairait à trouver dans *Les Femmes Savantes* une allusion à ce qui oppose les tenants de la dualité du corps et de l'esprit à la conception épicurienne d'une unité indissociable.

Armande, la précieuse, reproche à Clitandre :
 (...) vous ne goûtez point dans ses plus doux appas
 Cette union des cœurs ou les corps n'entrent pas ?
 Vous ne pouvez aimer que d'un amour grossier ?

...

*Et pour nourrir les feux que chez vous on produit
 Il faut un mariage et tout ce qui s'en suit
 Ah ! Quel étrange amour !...*

A quoi Clitandre répond :

J'aime avec tout moi-même... (acte IV, scène II).

Pour d'autres, comme Ninon de Lenclos, le mouvement épicurien prenait une direction libertarienne, matérialiste, possiblement athée. La morale d'Epicure nourrissait le « Libertinage érudit ». Nous sommes là proches de Dom Juan. Le jansénisme était bien évidemment à l'opposé de ce mouvement. Cette vision du catholicisme était, elle aussi, bien représentée dans les salons. Les femmes y avaient une place éminente. Le salon de Madame de Sablé en était un lieu de ralliement, avant qu'elle se retire au couvent de Port-Royal. Si on ne sait qu'incomplètement qui est le modèle de Tartuffe (l'abbé Cotin), ce n'est pas un janséniste. L'œuvre de Molière est celle d'un libertin, qui stigmatise l'hypocrisie des faux dévots

Nous ne saurions quitter cette brève incursion dans le flux des courants d'idées sans évoquer l'influence du protestantisme sur la conception égalitaire de l'instruction des femmes. Madame de la Sablière était Huguenote. Des enquêtes sur la fin du XVII^e siècle montrent que la proportion de femmes protestantes capables de signer leur acte de mariage était quatre fois supérieure

à celle des catholiques. Ce sujet n'apparaît pas dans l'œuvre de Molière malgré les nombreuses années où il côtoya les Protestants en Languedoc.

L'avenir des idées

Les idées sur la condition féminine reflétées dans les pièces de Molière ne devaient plus disparaître des scènes philosophiques, sociologiques donc politiques, jusqu'au XX^e siècle et jusqu'à nos jours. Il n'est pas de notre propos de détailler le difficile cheminement de l'émancipation des femmes. Olympe de Gouges, auteure de la *Déclaration du droit des femmes* en 1791, fut guillotinée sous Robespierre car trop dérangeante. L'accès à la culture, aux collèges et aux universités semble un fait accompli, de même que le choix des modes de vie personnelle, à une grande différence près qui est celle de la maternité, de la parentalité. Ce sont des thèmes qu'on ne trouve pas chez Molière.

Molière, homme cultivé encouragé par Madeleine Béjart, elle aussi intelligente et instruite, ne pouvait rester un simple comédien. Il devint moraliste. Dans ses grandes pièces, les éléments des débats sont présentés à la manière des philosophes : le pour et le contre. L'art burlesque combiné à celui de l'allégorie commandait le rire, brouillait ainsi les cartes. Il ne pouvait se ranger du côté de l'ignorance. Armande sa jeune femme, Esprit-Madeleine, sa seule fille survivante (1665-1723), ont bénéficié d'une riche et coûteuse éducation, elles étaient émancipées. Le mariage librement décidé par « choix de l'esprit » est le dénouement de la plupart des pièces. Molière s'est marié lui aussi. Le mariage forcé est justement stigmatisé.

La devise de la comédie, *castigat ridendo mores*, était la sienne. Ce ne sont pas seulement « les idées » qu'il a défendues, mais la façon de les présenter qui font toujours son succès. Les idées justes ne doivent pas mourir.



Notes

- [1] Madeleine et Georges de Scudéry, *Almahide ou l'esclave reine*, 1660-1663, Courbé, V^{ème} partie, livre I, p. 536-837.
- [2] Bernard de Nogaret de La Valette (1592-1661), duc d'Epéron, gouverneur de Guyenne.
- [3] *Elomire hypochondre*, Le Boulanger de Chalussay, 1670.
- [4] Mademoiselle de Scudéry, *Les femmes illustres ou les harangues héroïques*, 1644.



Bibliographie

L'auteur remercie Madame Agathe Sanjuan et ses collaboratrices de la bibliothèque de la Comédie-Française pour leurs précieux conseils et leur documentation.

Adolphe Aderer, *Les femmes dans les comédies de Molière*, Imprimerie Belin, Saint-Cloud, 1865.

Louis-François Beffara, *Dissertation sur J.-B. Poquelin-Molière, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance qui avait été méconnue jusqu'à présent*, 1821.

Samuel Chappuzeau, *Le théâtre français*, J. Bonnassier éditeur, Paris, 1875, édition originale, 1674.

Géraldine Chopin, Jean-Philippe Schweitzer, *Être femme sous Louis XIV, du mythe à la réalité*, catalogue de l'exposition au Musée Promenade de Marly-le-Roi, 3 octobre 2015-14 février 2016, Lienart éditeur, Paris, 2015.

Bernadette Craveri, *L'âge de la conversation*, Gallimard, 2002.

Georges Forestier, *Molière*, Gallimard, 2018.

Georges Forestier, *Molière, œuvres complètes*, tomes I et II, La Pléiade, Gallimard, 2010.

Catherine Guillot, *Richelieu et le théâtre*, Transversalités, 2011, n°117, p. 85-102.

Arsène Houssaye, *Les comédiennes de Molière*, Senter éditeur, 1879.

Léopold Lacour, *Les maîtresses et la femme de Molière*, Édition Art et Littérature, Paris, 1914.

Jules Michelet, «Madame, Henriette d'Angleterre», *Revue des Deux Mondes*, 1859, tome 22, p. 706-732.

Benjamin Pifteau, *Les maîtresses de Molière, amours du grand comique, leur influence*, L. William, Paris, 1879.

René Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin éditeur, 1943.

Sylvie Taussig, *Pierre Gassendi (1592-1655), Introduction à la vie savante*, Bréjols Pub., Turnbront (Belgique), 2003.